

# Réflexions d'une conscience énigmatique

Par Jean-Philippe Lembeye – [www.lembeve.fr](http://www.lembeve.fr)

« Un jour, **je** ne serai plus rien qu'un point infime dans l'immense image arrêtée de ce qui fut un univers, comme une photographie figée sous verre, accrochée au mur du néant, sans personne même pour contempler ce curieux vestige. » Daniel De Bruycker – *Silex*

Ma conscience m'apparaît telle une énigme abyssale. Insondable, donc.

« **Je** pense, donc **je** suis ». Et par extension, « **Je** plane, donc **je** rêve ». Certes, la raison suffit à admettre ce genre d'évidence. Mais que se cache-t-il derrière tous ces « **je** » utilisés dans les phrases ci-dessus ?

Tel un joyau, ma conscience (ou mon âme immortelle) se dissimule-t-elle dans un recoin marécageux de mon cerveau, de mon cœur, de mon pancréas ou de mon gros orteil droit, si utile la nuit, pour détecter les coins de porte ? Survivra-t-elle donc après ma mort, sans l'une de ces parties de mon corps ?

Et si, comme le suggère le philosophe écossais David Hume (1711-1776), la conscience n'était qu'une *liaison d'agrégats d'impressions*, une suite plus ou moins cohérente de récits concernant un sujet purement virtuel – le moi ?

Considérons deux œuvres d'art, l'une dynamique, l'autre statique, afin d'illustrer mon propos par une comparaison. [Toccata et fugue en ré mineur](#) : est-ce une suite de notes soufflées dans les tubes d'un orgue par une machinerie actionnée par Bach ? Une succession identifiable d'instantanés sonores offrant une illusion d'unité et de continuité dans le temps. ?

Cette fugue semble exister en dépit de son évanescence. Elle a été conçue, procède d'une continuité, implique une identité lui permettant d'être reconnue parmi d'autres compositions musicales. Elle peut certes revivre, mais elle ne semble avoir d'autre existence, de fonction, que de par l'effet qu'elle produit sur nous (émotion, plaisir, mémoire, ou énervement chez ceux qu'elle indispose).



Le tableau de Magritte « L'empire des lumières » malgré sa nature figée, moins fugace, peut générer des effets similaires. Si l'original était détruit, la mémoire de l'œuvre survivrait dans l'esprit de nombreux individus, dans des livres, sur internet. Comme la fugue de Bach, il possède une histoire qui lui est propre. Conception, création, naissance, existence, immortalité virtuelle par le souvenir, mais dissolution physique inéluctable dans le long terme. Mon évolution dans un espace physique, tridimensionnel et temporel, avec un déplacement linéaire d'un passé vers un futur semble le suggérer : « j' » existe vraiment.

Les traces de mon individualité post-mortem survivront peut-être à travers ma descendance et d'une manière moins palpable, dans la mémoire de mes contemporains. Néanmoins, il m'apparaît audacieux d'affirmer catégoriquement ou de nier gratuitement la réalité d'une vie après la mort. La seule certitude qui s'offre à ma raison est que si « je » survis après ma mort, je le saurai à ce moment-là. Mais si

ma conscience s'évanouit dans le néant à mon trépas, que pourrais-je inférer de ses caractéristiques présentes ?

Mon esprit, ce théâtre d'illusions, semble se satisfaire d'un flot ininterrompu de conscience identitaire puisque cela permet à mon corps de survivre de manière cohérente, et à ma personnalité d'évoluer au fil des expériences. Il s'agit bien du même « moi » à travers mes souvenirs d'enfant, d'adolescent, d'adulte et de père de famille assagi. C'est le même individu qui, enfant, jetait des bombes à eau du premier étage, adolescent, téléphonait à Monsieur Lelièvre en criant « Pan ! », adulte, arrosait les passants sur le trottoir après avoir dévié le jet du lave-glace de sa voiture. C'est le même, qui plus tard, s'imaginant mature, prépare des surprises élaborées pour sa famille. Mon esprit dispose d'une mémoire biographique rectiligne. Celle d'un même « moi ».

Est-ce le même « je », depuis toujours irrité par le son d'un piano, mais, qui semble moins horripilé par cet instrument après avoir été transporté par la [sonate 545 de Mozart](#) ? Bien sûr ! Ce même « je » peut changer et pourtant rester le même. Mais jusqu'à quel point peut-il se transformer sans que cela n'affecte son intégrité ?

Des expériences de pensée me permettraient-elles de secouer certaines des conceptions innées de cet étrange « moi » ? :

- Si je me droguais, mon cerveau altéré servirait-il ce même « moi » ?
- Si je changeais de sexe, me trouvant vraiment épanoui(e) en tant que femme, qu'advierait-il de tous ces souvenirs où j'ai eu un comportement viril, voire macho ? Éprouverais-je du plaisir à laisser librement errer mes propres mains sur mon thorax ou bien serais-je irrité par certaines focalisations récurrentes ? Sûrement l'une ou l'autre, mais la coexistence simultanée de ces deux possibilités me semble peu probable. Laquelle correspondrait à la réalité ? Celle liée à mon nouveau corps féminin ou celle issue de mon ancien moi masculin ?
- Si suite à un accident cérébral je devenais soudainement passionné par les thèses néo-nazies, et que j'agisse à l'encontre de mes convictions présentes ?
- Si je devenais un tueur en série ?
- Si touché par la grâce du Bouddha je prenais conscience d'être à la fois la vague et l'océan et puis tout l'univers, qu'advierait-il de mes notions d'individualité ?
- Si sortant d'un coma de deux jours je parlais anglais avec un accent écossais, comment réagiraient mes collègues anglophones ?
- J'éprouve un certain plaisir à faire un maximum de choses en un minimum de temps. Cela m'apporte un sentiment de plénitude. Mais, si je devenais immortel et que je m'ennuyais faute d'avoir trop de temps, serais-je le même ?
- Si après une trépanation, je devenais extrêmement agressif et que les capacités de ma mémoire soient réduites à celle d'un poisson rouge ? Serais-je le même ?
- Si l'on transplantait mon cerveau, mon cœur, mon gros orteil droit et mon pancréas dans un autre corps humain, reconnaitrais-je le même « moi » dans un miroir ? Ma nouvelle anatomie pourrait-elle infléchir les habitudes de pensée de mon ancien moi ? Ce scénario présente-il une analogie avec le renouvellement complet de la plupart des cellules de mon organisme sur une

période de plusieurs années (à l'exception des cellules du muscle cardiaque et des neurones) ?

- Si je me retrouvais dans un ascenseur avec le fondateur d'un parti d'extrême droite et que sous le choc, j'en devienne amnésique, serait-ce le même « moi » qui enfant, jetait des bombes à eau et qui ne s'en souviendrait plus maintenant ?
- Si le fantôme d'Aloïs Alzheimer venait me grignoter le cortex, combien de temps s'écoulerait avant que mon entourage ne s'exclame à mon propos : « Il n'est plus le même depuis qu'il a Alzheimer ! » ?
- Imaginons que chaque mercredi, en une fraction de seconde, je sois téléporté à New-Bordeaux au fin fond de la Galaxie d'Andromède. J'aurais déjà planofomé ainsi une vingtaine de fois, aller et retour, depuis quelque mois, sans perte de continuité de conscience. Qu'advierait-il, si ce mercredi, le téléporteur subtronique tombait en panne juste après m'y avoir expédié mais, avant de remplir l'obligation légale de détruire mon corps terrestre ? Deux « moi » coexisteraient sans gêne ? Lequel des deux pourrait prétendre être le vrai moi devant un tribunal ? Et si tous deux pouvaient justifier leurs prétentions, comment le fait d'être exposé à des situations différentes pourrait affecter mon « vrai moi » ?
- Et puis surtout : quand je suis en colère contre « moi-même », j'aimerais savoir, qui exactement est en colère, et contre qui ?

Que deviendraient alors mes certitudes de continuité identitaire si je jouais le jeu et répondais honnêtement, avec application, à ces questions douteuses ?

Se pourrait-il que ma conscience ne soit pas un « joyau », mais qu'elle soit générée par un faisceau d'activités biologiques jouant une mascarade sur la scène de mon esprit ? Souffrirait-elle la comparaison avec un orchestre ?

Les musiciens deviennent des neurones, ou toute autre unité biologique. Si l'on enlève un grain à un tas de sable, cela reste-t-il un tas de sable ? Et si oui, jusqu'à quelle quantité minimale peut-on descendre ? De la même manière, si quelques musiciens quittent l'orchestre, cela reste-t-il un orchestre ? Combien de neurones ma voisine pourrait-elle offrir à la banque européenne du cerveau, en restant la même, sans que je ne remarque rien dans sa conversation ou dans ses habitudes quotidiennes ? Si l'on change le chef d'orchestre, s'agit-il du même orchestre ? Si l'orchestre joue les « Quatre saisons » de Vivaldi en mode classique et qu'au milieu du troisième mouvement de l'été, les musiciens se mettent à jouer en mode Jazz, s'agit-il du même orchestre ? Entend-on toujours les « Quatre saisons » si l'on en reconnaît parfaitement la musique en mode Jazz ?

Prise individuellement, chaque note de la chanson « La danse des canards » ne symbolise qu'une unité figée, chaque seconde de l'air aussi. Pourtant, la virtuosité du vocaliste J.J. Lionel permet de réarranger cette succession d'éléments statiques en une mélodie fluide et signifiante, qui semble posséder une vie propre, une histoire, voire une émotion ou un souvenir durable. Notre existence biologique est un fait. *Cogito ergo sum*. Mais derrière ce « je », ne se cacherait-il pas comme dans la chanson, une succession d'instantanés, de perceptions, un agrégat d'états de conscience, de stimuli sensoriels, dont l'ensemble, le *moi biographique*, ne serait QUE la somme des parties et ne pourrait pas être localisé en un point précis ?

Je suis fasciné par [l'effet McGurk](#). Un individu est filmé articulant le son « ga ». Sans la bande son, quand on regarde la vidéo, on a l'impression qu'il prononce « ga » en fonction du mouvement des lèvres. Mais si au lieu du son « ga », le son « ba » est passé sur la vidéo, les yeux fermés on entend le son « ba ». Si, les yeux ouverts, on regarde la vidéo (de l'individu prononçant le son « ga ») doublée avec le son « ba », le cerveau réinterprète en fonction du conflit visuel et auditif et semble entendre distinctement le son « da » alors que dès que les yeux se ferment le vrai son émis auditivement, le son « ba », est de nouveau perçu. Cette réinterprétation du cerveau n'a plus rien à voir avec la réalité.

Les neurosciences cognitives le démontrent à travers de multiples illusions sensorielles : notre cerveau nous joue des tours. Pour réinterpréter notre environnement de manière satisfaisante, rassurante. Pour survivre. Pour la bonne cause. Nos pseudo-certitudes sont nécessaires au confort de notre vie quotidienne. Ne serait-il pas tentant d'imaginer que nos cellules grises puissent procéder de la même manière avec notre conscience ? Cela n'offrirait-il pas un avantage rassurant pour notre égo de croire, d'être convaincu, que ce « je » n'est pas d'origine biologique, mais qu'il serait une entité distincte du corps et perdurerait ? Ne serait-il pas « sensé », de part cette impalpabilité présumée du « je », de le conjecturer de nature non-physique et donc indestructible ? Même s'il s'agissait là d'une ruse ourdie par notre cerveau, reconnaissons-lui la courtoisie de ne pas en imposer la censure aux esprits s'imaginant ouverts. Car si le problème ne semble pas préoccuper un cancrelat décapité, capable de survivre dix jours sans cervelle, l'homo sapiens lui, a la chance de pouvoir se poser la question.

Face à deux hypothèses mutuellement exclusives, mais méritant égale considération jusqu'à preuve du contraire, il m'apparaît sage d'accepter de vivre dans l'incertitude. Car, la vérité s'obtient-elle en jouant aux dés ou en singeant le plus grand nombre ? En effet, si l'on ne peut pas choisir le lieu de sa naissance, pourquoi jeter son dévolu sur des convictions de manière aléatoire, en fonction de l'environnement dans lequel on est né, ou selon le milieu dans lequel on évolue ? Par manque d'évidence convaincante pour l'une de ces deux hypothèses, ma raison semble vouloir tempérer mon instinct. Si je construisais toute ma philosophie personnelle sur un coup tiré au hasard, afin d'imiter par tradition mes congénères (celles et ceux qui se réfugient douillettement dans des « certitudes » et qui, faute de n'avoir jamais fait le mauvais choix, nient péremptoirement ou affirment catégoriquement l'existence de l'âme), serais-je égal à moi-même ? Il me faudra donc, au moins patienter jusqu'à la fin, pour - peut-être - pouvoir trancher. Pour savoir ce qui se dissimule, derrière ce « je » mystérieux.

Un joyau, ou une illusion.